

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock & folk

CARL, DENNIS, BRIAN
ET LES AUTRES

BEACH BOYS 70'S

...

PHIL MAY
PRETTY VACANT
TRUST 40 ANS
DE "RÉPRESSION"

SLY STONE
UNE AFFAIRE DE FAMILLE
THE CURE LA TRILOGIE NOIRE

MES DISQUES À MOI
RODOLPHE BURGER

MARC ZERMATI / BRENDAN BENSON / SOFT CELL

JUILLET 2020
N°635 / 6,50 € / MENSUEL
BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 \$ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF / ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 635 S - F: 6,50 € - RD



Editions Larivière

Méditation transcendantale,
grooves caribéens
et chemises hawaïennes

THE BEACH BOYS

Le plus grand
cirque du monde

PAR LÉONARD HADDAD

Oublier "Surfin' USA", "I Get Around" et "California Girls", les chansons en bikinis et décapotables bercées par l'écume des vagues et des soleils couchants. Oublier les pastiches de Chuck Berry et de Phil Spector, les ballades innocentes des années Kennedy ("Surfer Girl") comme celles, désenchantées, qui ont suivi son assassinat ("The Warmth Of The Sun"). Oublier même, pour les besoins de ce dossier, les splendeurs mélancoliques de "Pet Sounds" et le mythe accidenté de "Smile". En 1970, alors que Brian Wilson, entré en sommeil, prend dix kilos par an, les Beach Boys entament la décennie avec des idées de revanche et des chansons géniales plein la tête. Un nouveau label, une nouvelle direction, des nouveaux leaders, un nouvel espoir, ils publieront une poignée de disques fabuleux que l'histoire officielle du rock a jugé bon de ne pas retenir à leur juste place. Cinquante ans plus tard, vous voulez savoir ce qu'on lui dit, à l'histoire officielle ?



Chez les frères Wilson,
comme chez Tintin,
après l'Affaire Tournesol,
il y a coke en stock

L'AFFAIRE TOURNESOL

Début 1970, les Beach Boys sont au plus bas. Ringardisés, mêlés aux Manson murders, leur catalogue supprimé, sans label ni Brian Wilson en état de marche, ils vont pourtant rebondir avec **"Sunflower"**, chef-d'œuvre oublié dont les éclairs ont illuminé toute leur carrière seventies, et au-delà, toute la pop music qui a suivi.

HARMONIE... SELON QUE L'ON UTILISE LE TERME dans son sens musical (*ensemble des principes régissant l'emploi des accords de musique et leurs combinaisons*) ou dans son sens général (*entente, quiétude, concorde*), les Beach Boys en sont l'incarnation suprême ou l'antithèse absolue. Ces gens-là chantaient ensemble comme personne, créant les plus beaux mille-feuilles vocaux imaginables. Mais étant frères, cousins et amis d'enfance, ils devaient aussi vivre ensemble. Et ça, ils ne savaient pas faire... Sur la pochette de "Sunflower" (*Tournesol*), leur seizième disque, le premier à porter la mention "produit par les Beach Boys" (plutôt que "par Brian Wilson"), ils posent tous ensemble, six hommes et cinq très jeunes enfants, leurs fils, filles, neveux et nièces. C'est une image pastorale et douce, avec de l'herbe verte et des cheveux longs. Mais c'est aussi une image où l'absence d'entente est palpable, déchirante. Tous ensemble, mais séparément : voilà sans doute la définition la plus juste de ce groupe fracassé et de ce disque recomposé, l'un des plus beaux et des plus méconnus qui soient.

La légende sixties des Beach Boys, tout le monde l'a lue et relue : les garçons de plage propres, le surf, les USA, le fun (fun, fun), les collections de hits et de bagnoles, les *California girls* de 15-16 ans qu'on a à peine qualifiées de groupies qu'on les a déjà épousées, le timbre nasillard de Mike Love sur les couplets, le falsetto juvénile de Brian Wilson sur les refrains. Et puis le sommet mélancolique "Pet Sounds" en 1966, suivi par le triomphe "Good Vibrations" et le grand patatras du projet "Smile", avec un point final sur le *i*, quand le *mastermind* Brian se rendit compte, le cerveau baigné dans l'acide, qu'il ne saurait jamais remettre en ordre les centaines de fragments musicaux enregistrés pendant des mois dans tous les studios de Los Angeles. Son puzzle mental et musical ayant explosé en dix-mille morceaux, sans espoir de pouvoir, jamais, le réassembler en un tout cohérent, l'aîné des Wilson n'avait d'autre issue que de se cloîtrer dans la dépression et un régime *cocaïne plus hamburgers* aux petits oignons. Il serait désormais une baleine échouée, avec la bouche tordue vers la gauche (pour s'entendre quand il parle — il est sourd de l'oreille droite) mais le regard fixe de ceux qui sont las sans être là. Et bien entendu, les Beach Boys n'auraient aucune chance de s'en relever.



Séduisante, cette légende est gravée dans le marbre des magazines rock et des bio(pic)s depuis un gros demi-siècle. Il faut pourtant très sérieusement la nuancer. A l'été 1967, "Smile" est au rencard, certes, mais la musique de Brian Wilson n'a pas encore perdu le sourire. En septembre, sort "Smiley Smile", réduction lo-fi du grand œuvre abandonné, les symphonies adolescentes remplacées par des miniatures jointées comme "Little Pad" ou "She's Going Bald", où les Boys chantent avec des voix vitreuses en gloussant comme des imbéciles, un disque génial d'où germera l'inspiration de XTC, Animal Collective et toute la petite bande Elephant 6. Neuf semaines plus tard (!), c'est au tour du prodigieux "Wild Honey" d'atterrir dans les bacs, un album de chansonnettes proto-soul stupéfiantes de spontanéité ("Country Air", "Aren't You Glad", "Darlin'", "Let The Wind Blow") que les vrais fans considèrent comme l'un des sommets intouchables du groupe. Encore six mois, et c'est l'adorable "Friends", l'album de la méditation transcendante (Mike Love étant l'un des premiers — et derniers, jusqu'à aujourd'hui — adeptes du Maharishi Mahesh Yogi), contenant des perles moelleuses comme "Wake The World", "Meant For You" ou le somptueux morceau-titre. Enfin, début 1969, est publié

l'excellent "20/20", porté par la grandiose valse "Time To Get Alone", deux inédits de "Smile" ("Our Prayer" et "Cabinessence") et par le simili tube "Do It Again", signé Brian Wilson/ Mike Love, comme au bon vieux temps de "I Get Around", premier d'une (très longue) série de tentatives de ramener la vague Beach Boys par la marée de la nostalgie. Toute cette musique (une cinquantaine de chansons extraordinaires, personne ne fera jamais mieux en quinze mois dans toute l'histoire du rock) est aux trois quarts composée, à moitié chantée et aux quatre cinquièmes produite par l'aîné des Wilson. N'empêche, la postérité choisira de les passer à l'as, obsédée par une seule et unique chose : "Smile" et son naufrage devenu le prisme unique par lequel envisager l'œuvre du groupe. Alors imaginez "Sunflower"... "Do It Again" effleure le top 20, mais "Break Away", single parfait, coécrit par Brian avec son père Murry, se noie dans l'indifférence et une overdose de margaritas (la pizza et le cocktail). Les Beach Boys, en conflit avec Capitol, réussissent à dénoncer leur contrat. Mauvais joueur, le label retire leur catalogue des magasins de disques, ce qui aura deux conséquences majeures : à terme, jeter dans l'oubli nombre de leurs grandes réussites et, dans l'immédiat, menacer de les mettre



The Beach Boys

BUSINESS MANAGEMENT:
GRILLI AND GRILLI, INC.

PERSONAL APPEARANCES AND PROMOTIONS:
FREDERICK S. VAIL
1454 NORTH LEXAR
HOLLYWOOD, CALIFORNIA 90028
(213) 463-3567

Photo archives Rock&Folk - DR

Dennis Wilson vient d'apprendre que son copain Charles M n'était pas un songwriter prometteur mais un tueur en série maboul

sur la paille. "A un cheveu de la faillite", comme le dira Brian, cette déclaration encourageant papa Murry à commettre l'irréparable : la vente du *publishing* des chansons de son fils pour 700 000 dollars, sans rien demander — ni reverser — à personne d'autre qu'à lui-même. Cinquante ans plus tard, le manque à gagner pour les Wilson se chiffrerait en centaines de millions de dollars, *Ba-Ba-Ba, Ba-Ba-Bi-Bel* n'étant qu'un des innombrables exemples de recyclages (pubs, films, séries, jingles, génériques, jeux vidéo) des Beach Boys dans la culture pop mondiale. "Mais ce n'est pas la perte financière qui a détruit Brian, diront des proches. C'est de constater que son père ne croyait plus en lui."

Jalousie haineuse

Heureusement, le président de Warner, Mo Austin, a toujours la foi. Considérant les Beach Boys comme "un monument américain", il les signe sur Reprise. L'avance est conséquente, les conditions du contrat, pas sans conséquence : deux disques à livrer en dix-huit mois, et une participation "active" de Brian Wilson à leur conception. Là, le bât blesse légèrement. Car autant la légende d'un Brian lessivé était exagérée en 1967, autant, fin 1969, la réalité l'a largement rattrapée.

Le Mozart pop vient de cofinancer l'ouverture d'un magasin bio à West Hollywood, le Radiant Radish (le *radis radieux*, c'est bien ça), où des témoins le surprennent parfois à errer en peignoir au milieu de la nuit. Un studio d'enregistrement a été construit au sous-sol de sa maison, mais il reste le plus souvent à l'étage, dans la *master bedroom*, descendant à l'occasion en pyjamas et pantoufles, le temps de claquer trois accords et une demi-mélodie sur son piano et de remonter illico se coucher, un hotdog dans chaque main, laissant ses camarades se démerder avec ça. Ses camarades ? Au début des séances qui accoucheront de "Sunflower", un petit point sur les forces en présence s'impose.

Contrairement à son frère aîné, quand Dennis Wilson est au lit, ce n'est presque jamais pour faire dodo. Mais en novembre 1969, il a d'autres soucis : il vient d'apprendre que son copain Charles M, qu'il hébergeait il y a encore quelques mois dans sa maison de Sunset Boulevard avec toute sa *family*, n'était pas en réalité un songwriter prometteur mais un tueur en série maboul. Interrogé comme témoin pendant l'enquête sur le meurtre de Sharon Tate, Dennis ne s'en remettra jamais tout à fait, privilégiant une vie sans domicile fixe (pour ne plus risquer d'inviter des cinglés chez lui) ni bagnole (on ne garde pas son permis longtemps

Si Brian est crédité comme coauteur de la moitié des chansons, c'est parfois par complaisance, histoire de rester dans les clous du contrat

quand on boit et conduit comme Dennis Wilson). Pour l'instant, à 25 ans, il encaisse encore sans trop de problème ses propres excès. Il est le playboy du groupe, son beau gosse certifié, bientôt covedette (avec James Taylor) du film "Macadam A Deux Voies", s'attirant la jalousie haineuse de cousin Mike, qui lui saute régulièrement dessus en plein concert pour lui refaire le portrait. Facétieux (?), Dennis en rajoute en couchant avec l'ex-femme de Mike et finira même, douze ans plus tard, par épouser sa fille illégitime de 16 ans et par lui faire un enfant, juste avant de mourir par double noyade, dans la vodka et le Pacifique. Pour l'heure, alors que les sixties se dissipent doucement, Dennis est encore davantage un *sex symbol* qu'un clodo angeleno. De moins en moins batteur, il débute tout juste son ascension de compositeur (la ravissante "Little Bird", sur "Friends"), qui le mènera à l'Everest solo de "Pacific Ocean Blue", en 1977.

Bide tragique

Mike Love, lui, est en plein trip hippie. Calvitie naissante mais cheveux fous sur les tempes et barbe de prophète lui donnent des faux airs d'Allen Ginsberg, surtout quand il s'habille en robe indienne et agite son tambourin sur scène, tel un histrion ébouriffé. A cette époque, les Beach Boys passent le plus clair de leur temps en tournée, notamment en Europe. Pendant que les autres chantent les morceaux les plus récents, Mike ronge son frein en attendant le *medley* final des vieux hits surfs, où il retrouve sa place de *frontman*. Sinon, entre deux chansons, il trompe l'ennui en provoquant le public, dans le style belliqueux du pilier de bar relou qui propose d'aller s'expliquer dehors à tous les membres de l'assistance (une attitude détestable qui a contribué à en faire l'un des *bad guys* les plus vilipendés du rock, lire *par ailleurs*).

Etant entendu que Al Jardine et Bruce Johnston sont d'abord là parce qu'on ne peut pas chanter à cinq quand on n'est que trois, reste le plus jeune des frères Wilson, Carl, le replet à la voix d'or, auquel échoie la délicate mission de remplacer Brian dans le rôle de directeur musical quand son frère aîné reste faire la grasse matinée, c'est-à-dire, désormais, 24 heures sur 24. En deux ans, Carl s'est imposé comme le leader incontesté en tournée, le chanteur numéro 1 de la bande et un producteur prometteur, mais il n'a encore jamais signé la moindre composition personnelle. Autant dire que lorsque débute les séances de "Sunflower", l'affaire n'est pas gagnée.

Pendant quelques semaines, les Boys empilent les chansons. Les fragments improvisés par Brian entre deux siestes sont arrangés et finalisés par Carl. Dennis écrit une poignée de titres explosifs, presque soul, et une demi-douzaine de ballades déchirantes. Bruce (la charmante "Deirdre"), Al (l'exquise "At My Window") et Mike (la mirifique "All I Wanna Do") haussent leur niveau pour suivre le rythme, toujours supervisés par Carl, désormais maître du studio (le cubisme sonore de "All I Wanna Do", la déflagration post-Motown de "It's About Time"). Chacun y va de sa descente chromatique ciselée ("Tears In The Morning" de Bruce, "Our Sweet Love" de Carl et Brian, "Forever" de Dennis). Un premier tracklist de 14 titres est présenté à Warner sous le titre "Sun Flower" (en deux mots, *fleur de soleil*)

mais rejeté sans appel. Les cartes rebattues, cinq chansons en moins, trois en plus, ce qui nous fait douze, le disque, retiré "Add Some Music (An Album Offering By The Beach Boys)", est refusé derechef. Nouveau mélange, cinq autres chansons sont ajoutées, sept retirées, deux repêchées du premier brouillon, le compte est bon : cette fois, les tiroirs sont remplis de chansons inutilisées mais le disque est là, sans espace entre *Sun* et *Flower*, lancé par une tuerie irrésistible de Dennis ("Slip On Through", sans doute la meilleure chanson *rock* de sa carrière) et conclu à l'insistance de Warner par "Cool, Cool Water", un délice rescapé de "Smile", toujours un excellent argument marketing, à une époque où le hobby favori des amateurs consistait à essayer de reconstruire l'album perdu en kit à la maison. Si Brian est crédité comme coauteur de la moitié des chansons, c'est parfois par complaisance, histoire de rester dans les clous du contrat. Mais il signe bel et bien l'un des monuments du disque, "This Whole World" qui, outre ses changements de tonalité multiples et sa mélodie qui n'en finit plus, est une sérieuse candidate au titre de plus belle performance vocale de la vie de Carl Wilson. L'autre chanson dominée par Brian ("Add Some Music To Your Day") établit la technique très Beach Boys du *lead vocal* en relais, chaque membre du groupe (sauf Dennis) se succédant une trentaine de secondes au micro, tandis que les autres harmonisent — divinement — derrière. Sorti en single avec de grandes ambitions, ce titre sera un bide tragique, préfigurant celui de l'album.

Bruits de ruisseau

Le 31 août 1970, "Sunflower" sort et fait le pire score d'un album des Beach Boys jusque-là (151^{ème} au Billboard). Un deuxième disque, issu des mêmes séances, est soumis au label et catégoriquement rejeté. C'est l'époque où les albums alternatifs ou abandonnés des Beach Boys deviennent un sujet de fantasme obsessionnel pour les fans restés fidèles, l'époque où l'on ne sait plus où finit un disque et où commence le suivant. Alors que la redécouverte critique des Beach Boys *seventies* aurait dû venir de "Sunflower", c'est d'abord son successeur, "Surf's Up" (1971), qui aura les faveurs de la réhabilitation, grâce à sa conscience écolo et à l'impeccable pedigree "Smile" de son époustouflante chanson-titre. On peut y voir l'une des très grandes injustices du rock, l'un de ses pires malentendus, à mi-chemin entre le "Village Green" des Kinks et le "Ram" de Paul McCartney. Avec ses cascades vocales, ses ondées de cordes, ses bruits de ruisseau, ses chants d'oiseau à la fenêtre et ses interludes parlés en espagnol, "Sunflower" est le distillat touché par la grâce de la période la plus diffractée et chaotique de la carrière des Beach Boys. Que ce disque composé à douze mains et réagencé (au moins) trois fois se révèle au final aussi cohérent laisse... sans voix. La suite ? Chez les frères Wilson, comme chez Tintin, après l'affaire Tournesol, il y a coke en stock. Mais en 1970, le soleil brillait, les oiseaux et les Beach Boys chantaient, inventant au passage l'une des musiques les plus harmoniques et, oui, *harmonieuses* du Grand Livre pop. ★



THE BEACH BOYS

THE BEACH BOYS

THE BEACH BOYS

THE BEACH BOYS

THE BEACH BOYS

THE BEACH BOYS

SHUT DOWN VOLUME the beach

Smiley's The Beach Boys

BEST OF THE BEACH BOYS

HOLLAND

The Beach Boys

Surfing Safari THE BEACH BOYS

Automne 1970,
les Beach Boys sont paumés

BROTHERS WILSON ET MISTER LOVE

Brian sur le flanc, la carrière post-“Sunflower” des Beach Boys sera **une longue lutte entre les factions rivales au sein du groupe** : la fratrie Wilson d’un côté, le clan Mike Love de l’autre. A l’arrivée ? Beaucoup de regrets.

DANS UN FILM SUR LES BEACH BOYS, Mike Love serait le méchant. Mais, comme chacun sait, les meilleurs méchants de cinéma sont ceux qui ont de bonnes raisons. La sienne ? Les Beach Boys étaient *son* groupe, le projet qu’il avait initié à l’adolescence avec son cousin Brian. Pas un groupe de frères comme certains essaient encore aujourd’hui de le faire croire, mais un groupe — voire un pacte — formé par deux cousins germains, un génie musical d’un côté, un visionnaire marketing de l’autre. Un groupe, l’histoire du rock l’a montré, n’est pas qu’une question de musique, mais d’image, de narration, d’incarnation. Alors, un méchant, lui ? Plutôt un homme blessé, orgueilleux, sensible, qui se voulait simplement l’inventeur, le dépositaire et le garant de la vision originelle d’une institution dédiée à l’exaltation du bonheur d’être américain.

Aura de gourou marlou

Automne 1970. Alors que le flop magistral de “Sunflower” fait encore des ronds à la surface de l’étang au fond duquel il a coulé comme une pierre, les Beach Boys sont paumés. Ils ont fait de leur mieux mais leur mieux n’a pas suffi. Mike Love parvient à imposer son frère Steve comme *business manager*, mais ce n’est pas encore suffisant pour modifier l’orientation générale du groupe, qui lui échappe depuis maintenant plus de cinq ans. Ces derniers mois, Brian et ses frères ont commencé à fréquenter un certain Jack Rieley, DJ sur une radio locale, ex-journaliste et ancien correspondant de la chaîne NBC à Porto Rico, vainqueur d’un Peabody Award et d’un prix Pulitzer. Bon, il sera bientôt établi (après enquête d’un détective privé engagé par la moitié Love du groupe) que ce type n’a jamais gagné le moindre prix ni foutu les pieds à Porto Rico, et qu’il pourrait même avoir été mandaté par un groupuscule d’extrême-droite pour infiltrer le monde du rock. Mais il a une tchatche folle, du charisme à revendre et cette petite aura de gourou marlou dont les frères Wilson ont toujours été friands, sans doute parce que ça leur rappelle Murry, le papa qui les cognait à la ceinture quand ils étaient petits et les menait à la baguette quand ils étaient en train de devenir des superstars. Rieley rencontre Brian au Radiant Radish, l’invite dans son émission de radio et refait le monde avec lui, lui expliquant que les Beach Boys n’ont pas la reconnaissance qu’ils méritent. Son discours : pour redevenir *relevant*, il faut développer une conscience sociale, arrêter les shows de 40 minutes pour passer aux vrais concerts de rock, officialiser le leadership musical de Carl et terminer une bonne fois pour toute la chanson “Surf’s Up”, la grande arlésienne inachevée de “Smile”, érigée au rang de légende urbaine par tous les suiveurs.

Sur la foi de ces convictions (dûment couchées dans un mémo), Rieley est engagé. Dès la fin 1970, son plan est mis en œuvre et se déroule sans accroc. Enfin, sans accroc, façon de parler. En pleine parano matrimoniale, Dennis Wilson passe sa rage à coups de poings sur une baie vitrée plutôt que sur sa copine de l’époque. Verdict : plusieurs nerfs sectionnés et dix-huit mois sans pouvoir toucher une batterie. Un après-midi, Brian annonce son intention de se jeter dans l’océan avec sa Rolls-Royce depuis la jetée de Santa Monica. Un autre, il creuse sa propre tombe dans son jardin, passe la pelle à sa femme Marilyn et lui ordonne de l’enterrer vivant. Devant le refus de la pauvre épouse, Brian éclate de rire. Dans les moments difficiles, sa femme demande à sa sœur Diane de veiller sur lui. “*Au moins je savais qu’elle ne me le piquerait pas.*” Ce qui n’empêche pas le beau-frère et la belle-sœur de — très probablement — coucher ensemble, de s’écrire des chansons passionnées (la troublante “My Diane”, sortie en 1978) et même de partir en amoureux à New York le week-end de l’enterrement de papa Murry en juin 1973, Brian n’ayant pas la force d’affronter son deuil. Du reste, Dennis n’est pas non plus à l’enterrement, occupé à fracasser des bagnoles de location pour se défouler et à se fracasser lui-même.

Malgré le bazar ambiant et ses mensonges répétés, Jack Rieley parvient à convaincre le groupe de le promouvoir manager, entraînant le départ de Bruce Johnston, éccœuré. Les effets visibles de sa mandature ne se font pas attendre. Sur disque, la chanson “Surf’s Up” est enfin achevée, sous la forme d’une mosaïque virtuose, assemblant l’accompagnement instrumental de “Smile”, un nouveau lead vocal irréal de Carl, un fragment de démo solo de Brian datant d’une émission télé de 1966 et une chorale-coda 100% 1971 à tomber par terre (la section “*Child is the father of the man*”). Bref, un pur chef-d’œuvre, qui conclut en majesté l’album auquel elle donne son titre. L’accueil de la presse est extatique, les ventes sensiblement meilleures que celles de “Sunflower”. Sur scène, grâce à l’ajout d’une session rythmique sud-africaine (Blondie Chaplin et Ricky Fataar), le groupe prend une nouvelle dimension, se mettant à sonner comme une version space rock de The Band (le double “In Concert” de 1973 en atteste). Les Beach Boys avaient refusé Monterey en 1967 et s’en étaient mordus les doigts. Fin 1970, ils y prennent leur revanche, inaugurant la nouvelle approche voulue par Rieley. Fini les stades de hockey et les concerts best-of dans les cinémas. Ils jouent maintenant avec Grateful Dead, donnent des concerts antiguerrre, sont tête d’affiche au Fillmore East, se produisent devant 150 000 personnes à Central Park en août 1971, subjuguent Carnegie Hall en novembre 1972. Un concert particulièrement réussi à Amsterdam leur donne une riche idée : et si on enregistrait en Hollande, puisqu’on nous aime tant là-bas ? Banco : en

Rien n'est suffisamment n'importe quoi pour les Beach Boys de 1972-1973

comptant les membres du groupe, les assistants personnels et l'entourage administratif (plus les familles), c'est près d'une quarantaine de personnes qui sera délocalisée à Baambrugge, dans la banlieue d'Utrecht, pendant neuf mois. Il est décidé de faire construire un studio sur place. Mais il est jugé plus rationnel (essayons de ne pas rigoler) de le construire d'abord à Los Angeles, puis de le démonter et de le remonter tel quel aux Pays-Bas. N'importe quoi ? Rien n'est suffisamment n'importe quoi pour les Beach Boys de 1972-1973.

Le voyage batave se termine bien évidemment en débâcle — et pas que financière, Rieley décide de rester vivre à Amsterdam, d'où il pilotera la carrière du groupe. Quelques semaines plus tard, suspecté de relations "inappropriées" avec son assistant, il est viré.

Avec le recul, les trois disques de l'époque Rieley ("Surf's Up", "Carl And The Passions – So Tough" et "Holland") ont un parfum tout particulier, un charme étrange, des instants de brillance fulgurants et même un morceau chanté par lui (la merveille écolo "A Day In The Life Of A Tree"). Ils représentent le dernier sommet créatif du groupe, voire le dernier moment où ils ont été un vrai groupe. Mais Rieley était l'homme des trois Wilson, leur ami et confident. Une fois débarrassés de lui, ce sont les frères Love qui reprennent fermement les commandes. Mike devant les micros, Steve dans son bureau de gestionnaire et Stanley le petit dernier (mais grand par la taille, basketteur de carrière) dans un rôle musclé d'assistant-chaperon à domicile de cousin Brian.

Un âge d'or et d'innocence

La situation extérieure va les aider à verrouiller leur coup d'état. Alors que les finances sont au plus bas (Baambrugge oblige), Capitol annonce en 1974 son intention de publier un best of des hits surf et hot rod d'avant "Pet Sounds". Mike suggère le titre "Endless Summer" et le disque fait un triomphe démentiel, numéro 1 au Billboard, classé près de trois ans dans les charts. Une suite, intitulée "Spirit Of America", fait presque aussi bien, donnant raison à l'axe défendu par Mister Love depuis le début : les Beach Boys ne sont pas qu'une musique, ils sont un symbole, un *esprit*, inextricablement liés à une époque, un âge d'or et d'innocence qui ne doit pas mourir. Les rares tubes encore à venir ("Rock And Roll Music", "Come Go With Me", "California Dreamin'") seront d'ailleurs tous des reprises (assez mauvaises), à l'exception notable de "Kokomo" (coécrite par Love et quelques copains calif pour le film "Cocktail", en 1988). Dans ce contexte désormais résolument *vinage*, la doublette Chaplin/Fataar ne fait pas long feu. Mike coupe sa barbe et ses cheveux hippies, remplacés par une casquette yuppie. Bruce Johnston finit même par revenir et par prendre la place de producteur. On enregistre dans des centres de méditation agréés, marotte partagée par les non-Wilson du groupe. Les frères, eux, sont systématiquement mis en minorité, y compris quand leurs cousins Amour organisent la campagne *Brian is Back* en 1976, portée par un disque catastrophique ("15 Big Ones", dont deux tiers de reprises embarrassantes) et un *TV special* conçu et filmé par l'équipe du Saturday Night Live, où un Brian obèse est obligé par des flics (joués par les deux futurs Blues Brothers Dan Aykroyd et John Belushi) à faire du surf pour la première fois de sa vie.

Il faut dire que le destin de Brian Wilson a pris un virage radical, quand son épouse s'est enfin résolue à l'emmener chez un psychiatre. Diagnostiqué schizophrène à tendance paranoïaque (maniacodépressif, en gros, en très gros, même, vu qu'il pèse 150 kilos), il est mis sous traitement par Eugene Landy, un psy aux méthodes radicales spécialisé dans le traitement des stars junkies, par ailleurs songwriter frustré (comme Murry Wilson et Jack Rieley), qui impose des règles de vie terrifiantes

à ses patients. Brian est assigné à résidence, surveillé 24 heures sur 24 par un athlète moustachu qui deviendra l'amant de sa femme. Un vrai disque écrit et produit par Brian (le génialement naïf "Love You", en 1977) sortira de cette période, avant que Landy ne soit viré une première fois (il reviendra faire des siennes dans les années 80). Mais la folie de Brian — que l'on retrouve errant pieds nus à San Diego entre deux séjours en HP — ou les dérapages érotico-cocainés de Dennis ont définitivement bouleversés les équilibres internes, d'autant que même le réservé Carl dérape dans la drogue. A la fin des années 70, les Beach Boys ne sont plus le groupe de Brian Wilson et de ses frères, mais bien celui de Mike Love et de ses cousins.

Méditation transcendante, grooves caribéens et chemises hawaïennes, remixes disco, concerts du 4 juillet à la Maison Blanche, ils acceptent désormais de bonne grâce leur statut *oldies*, tourment inlassablement dans les circuits nostalgie, ne sortent quasiment plus de disque (trois albums studio en trente ans, dont les deux pires de leur carrière). Brian se remarie, devient un artiste solo, réussit même à se libérer de l'influence de Landy. En 1983, devenu un *Beach Bum* (clodo de plage), Dennis se noie en cherchant un pseudo trésor dans le port de Santa Monica, là où il avait coutume d'amarrer son bateau appelé *Harmony*, avant d'être contraint de le vendre pour éponger ses dettes (et sa soif). En 1998, lorsque Carl meurt à son tour d'un cancer, il n'y a même pas encore les réseaux sociaux pour le gratifier de RIP bien mérités, et l'info se noie à son tour dans le néant. Mike gagne devant les tribunaux le droit de tourner sous l'appellation *The Beach Boys* après avoir déjà obtenu plusieurs millions de dollars en réparation des impayés pour ses contributions aux paroles de nombre de leurs vieux hits, jamais créditées jusque-là. Brian paie, et reconnaît publiquement que son père Murry n'avait pas été très fair-play sur le sujet. "California Girls" et un paquet d'autres classiques deviennent ainsi, rétrospectivement, des chansons signées Brian Wilson/ Mike Love. La réparation n'est pas que sonnante et rébuchante, elle est aussi symbolique et émotionnelle, la reconnaissance de la blessure d'un Mike Love bafoué, lui, le vilain petit chanteur à la voix de canard. Parce qu'au fond, toutes ces brouilles internes, toutes ces luttes intestines, tous ces déchirements familiaux n'auraient sans doute jamais existé si Brian ne lui avait pas été infidèle, préférant écrire "Pet Sounds" ou "Smile" avec d'autres collaborateurs, ou choisissant de confier le leadership du groupe à son frère Carl, plutôt qu'à lui, Mike Love, le mal aimé, le mal nommé.

Refrains étoilés

Personnage et témoin clé de cette débâcle, Jack Rieley a raconté qu'en 1971, une fois "Surf's Up" en boîte, Mike Love et ses acolytes l'invitèrent dans un restaurant végétarien de Sunset Boulevard, pour dégoïser sur la folie autodestructrice des frères Wilson, leur impact néfaste sur la carrière du groupe et son erreur tragique de faire bloc avec eux. A l'issue du repas, fin saoul, Love l'aurait coincé sur le parking du restaurant. "Quand tu auras disparu depuis longtemps du paysage, moi, je serai encore en train d'écrire des chansons avec mon cousin, tiens-le toi pour dit !" Puis il aurait conclu, un doigt vengeur pointé entre ses deux yeux : "Les Beach Boys, c'est MOI." Près d'un demi-siècle plus tard, beaucoup de fans ultras ricanaient à cette affirmation mégalomanie digne, en effet, d'un méchant de cinéma. Mais chaque année depuis trois décennies, plusieurs centaines de milliers de gens paient leur ticket pour voir les Beach Boys de Mike Love sur scène aux Etats-Unis. Et à la fin du show, ils rentrent chez eux ivres de joie, des refrains étoilés plein les oreilles. ★

Dernières vagues

En un demi-siècle depuis "Sunflower", les Beach Boys ont sorti onze albums studio en spirale descendante. Mais se sont débrouillés pour finir avec les honneurs.

"Surf's Up" (1971)



La face A pourrait s'intituler "Sunflower II", sans la faute de goût "Student Demonstration Time" (qui parle de manifs mais conseille de rester chez soi).

La face B est une suite prog, lancée par "Feel Flows", un éblouissement de Carl Wilson situé quelque part entre "Houses Of The Holy" et "Astral Weeks", puis conclue par l'enchaînement "A Day In The Life Of A Tree"/"Til I Die"/"Surf's Up", mieux que la face B d' "Abbey Road".

"Carl And The Passions – So Tough" (1972)



Entre swamp et space rock, on dirait parfois un mélange entre The Band et quelques artistes du 21^{ème} siècle (Midlake, Israel Nash, Beachwood Sparks). Elton John est fan déclaré, logique,

vu que son "Tumbleweed Connection" est aussi une référence évidente. Deux ballades de Dennis à son plus bombastique annoncent "Pacific Ocean Blue".

"Holland" (1973)



La séparation entre l'axe Love (la suite "California Saga") et l'axe Wilson (presque tout le reste, dont le génial "The Trader" de Carl) n'a jamais été aussi marquée. Rajouté in

extremis pour répondre au besoin de single, le pétaradant "Sail On Sailor" (chanté par Blondie Chaplin) a failli avoir du succès, ce qui en aurait fait le premier (et le seul) hit post-sixties portant la signature de Brian Wilson.

"15 Big Ones" (1976)



Trois ans et demi passent. Tout le monde a grossi, tout le monde a la barbe et tout le monde s'échine, chanson après chanson, à donner raison à la révolution punk qui vient. Sauvons la

version plaintive de "For Once In My Life" des Righteous Brothers, par Dennis. "Brian is back" disait la campagne promo ? La campagne promo mentait.

Tout le monde a grossi, tout le monde a la barbe et tout le monde s'échine à donner raison à la révolution punk

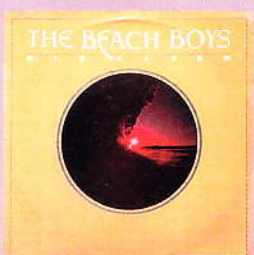
"Love You" (1977)



Ce disque ravissant devait être signé Brian en solo (et au synthé), avant que les autres ne viennent y chanter comme des Dieux. Merveilles ? "Airplane", sur un homme et

une femme dans l'avion parlant de leurs conjoints qui les attendent à l'aéroport et "The Night Was So Young", dédié par Brian à une maîtresse toujours dispo pour venir le rejoindre en pleine nuit.

"MIU Album" (1978)



La prise du pouvoir du duo Love/ Jardine se confirme. Dennis fait de la figuration, Carl et Brian passent une tête (le beau pastiche fifties "Sweet Sunday", écrit par le second et chanté par

le premier). Une chanson limite pédophile ("Hey Little Tomboy") ferait froid dans le dos, n'était sa naïveté toute brianwilsonesque.

"LA (Light Album)" (1979)



Les boys ont signé chez CBS et sortent leur disque le plus laid back, comme un cocktail siroté sur un matelas pneumatique au milieu de la piscine. Excellente

"Love Surrounds Me" de Dennis et splendide doublette de Carl avec "Good Timin'" et "Full Sail". L'inévitable patatras ? Un remake disco de "Here Comes The Night" (une chanson de "Wild Honey"). Douze minutes de souffrance.

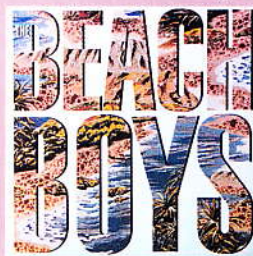
"Keepin' The Summer Alive" (1980)



Le "20/20" de la fin des seventies, une collection de chansons longtemps restées inachevées ou inédites, plus quelques rescapées des albums solo ("Livin' With A Heartache" de Carl). Un grand

single à la Supertramp signé Brian/ Mike et intitulé "Goin' On" cache mal la triste réalité : à ce stade, la carrière discographique des Beach Boys est fondamentalement terminée.

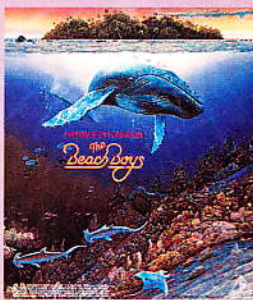
"The Beach Boys" (1985)



Dennis s'est noyé en 1983 mais les synthés eighties sont une tentation trop grande pour ne pas tenter un retour gênant. Le single "Getcha Back" marche presque un petit peu et Carl Wilson réussit

une grosse ballade au Fairlight ("Where I Belong", avec des chœurs fous sur le refrain). Pour le reste, une horreur.

"Summer In Paradise" (1992)



Jamais réédité, le seul album des Beach Boys entièrement dominé par Mike Love serait le tout premier album grand public entièrement (mal) enregistré et (atrocement) mixé sur Pro Tools, un statut

historique qui ne suffit pas à éclipser son effroyable nullité. Même pas un petit lead vocal sacré à se mettre sous la dent ? Non, juste une collection de resucées minables de "Kokomo".

"That's Why God Made The Radio" (2012)



Vingt ans après, les avocats passent plus de temps à ficeler les contrats que les membres du groupe à travailler ensemble sur de nouvelles compos. Pour l'essentiel, un album solo de Brian Wilson

(avec son coproducteur habituel, Joe Thomas), emballé par les voix (auto-tunées) des copains et les colliers de fleurs hawaïens de Mike Love pour décorer. L'intro a capella, le single-titre et la suite finale permettent à tout ce beau monde de se quitter la tête haute. LH